

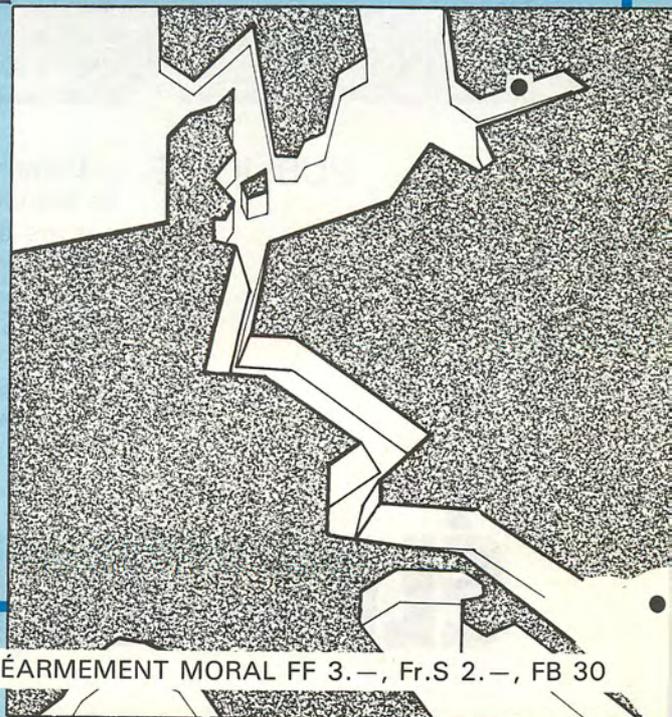
TRIBUNE DE GAUX



Les nouveaux philosophes

D'HELSINKI À BELGRADE

le dur chemin de la détente





Photothèque EDF - Pierre Béranget



PUBLICITÉ

L'aménagement hydro-électrique d'EMOSSON¹, dernière réalisation alpine de grande importance, se compose essentiellement d'une retenue alimentée par les eaux suisses et françaises, d'une centrale en territoire français et d'une centrale en territoire suisse.

La production totale, répartie également entre les deux pays, est d'environ 635 GWh² dont 70 GWh de production d'été et 565 GWh d'hiver.

¹ Situé entre Chamonix (France) et Martigny (Suisse).

² 1 gigawatt-heure = 1 milliard de watt-heures.

ÉLECTRICITÉ DE FRANCE

Revue mensuelle publiée par le Réarmement moral. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme. L'actualité vue dans cette perspective.

Responsable de la publication : Jean-Jacques Odier. Rédaction et réalisation : Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth, Evelyne Seydoux.

Administration et diffusion : Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Flaux, Hélène Golay, Marcel Seydoux. Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A. Imprimerie : Corbaz S.A., Montreux.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20. Tél. (022) 33 09 20

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris. Tél. (1) 727 12-64

Reproduction des articles autorisée avec mention d'origine.

Centre international de conférences : 1824 Caux-sur-Montreux, Suisse. Tél. (021) 61 42 41.

Une tâche redoutable

Le nouveau gouvernement français va être investi d'une tâche redoutable.

Il lui faudra poursuivre les efforts engagés par M. Raymond Barre depuis dix-huit mois (réduction de l'inflation, du déficit extérieur et du chômage, défense du franc). Mais on ne peut imaginer qu'un tel programme suffise à instaurer la dynamique dont la France a besoin.

La coalition gouvernementale ne doit pas oublier qu'elle est reconduite par une faible majorité des voix. Dans ces conditions, et compte tenu du fait qu'elle dispose du pouvoir depuis vingt ans déjà, il lui faudra beaucoup d'imagination,

d'audace et de cœur pour répondre aux aspirations et à l'espérance déçue de l'autre moitié de la population.

Dans quels domaines cette imagination doit-elle s'exercer ?

— La quête patiente et humble d'un nouveau rapport entre gouvernement et opposition. Les invectives lancées de part et d'autre depuis des mois ne vont pas faciliter cette recherche. Les consultations qui ont commencé à l'Élysée sont un premier pas dans la bonne direction. Puissent-elles instaurer un dialogue réel.

— Un souci accordé à la concertation fraternelle dans les formes les plus élémentaires de notre existence collective : école, commune, vie associative. Le Président de la République a souvent parlé de la nécessité de l'union. Il semble

bien utopique de s'attendre à ce qu'un courant d'union déferle sur le pays à partir des états-majors politiques. Les grands débats sur le type de société ne doivent pas nous masquer l'aspiration du Français moyen à un consensus de base sur les divers aspects de notre vie quotidienne.

— Un effort tenace pour hâter la refonte des rapports économiques internationaux. La France, comme ses voisins européens, ne pourra jamais convaincre les États-Unis et les pays producteurs de pétrole de s'attaquer de front à ce problème si elle ne prend pas pleinement ses responsabilités à l'égard du tiers monde. Cette question a été, pendant la campagne électorale, un sujet tabou. Personne n'a osé en parler, et pour cause : on ne voit pas trop comment un rééquilibrage économique de la planète pourrait se faire sans que soit touché notre niveau de vie.

Une transformation dans ces trois domaines demandera un sursaut du simple citoyen comme de ses gouvernants.

à travers champs

« Dans sa peau »

Les chevreuils et les cerfs perdent leurs bois chaque année et il leur pousse une nouvelle « tête » à la saison. Mais les serpents, eux, ont le grand avantage de faire entièrement peau neuve. Ils devraient passer leur recette à tant de nos contemporains pour qui la grande affaire — au moins en France —, c'est de se sentir « bien dans sa peau ».

« Mal dans sa peau », on risque de se préoccuper tellement de sa santé et de ses propres soucis qu'on devient incapable de comprendre ou de deviner ceux des autres, tout près de soi, et de leur venir en aide.

On risque à plus forte raison d'oublier complètement, dans le vaste monde, ceux qui se dessèchent sans espoir dans leur peau d'affamés — noire, blanche ou cuivrée — et ceux qui gémissent dans leur peau grise ou sanglante, en cellule ou sous la torture.

Mais quand on se sent « bien dans sa peau », en pleine forme physique et débarrassé de tout souci, on risque — et j'en sais quelque chose — de se croire invulnérable et de n'en faire qu'à sa tête... jusqu'à ce qu'un accident ou quelque bienfaitante maladie vienne vous rappeler votre fragilité foncière, vous oblige à remplacer par la gratitude l'orgueil de se sentir fort, vous replace un peu dans la peau des autres et vous apprend à ne trouver le bien-être que dans l'écoute et la présence du Dieu vivant.

Ph. Schweisguth.

Rhodésie : une voie ouverte

Ian Smith est-il sincère quand il appose sa signature au bas du document qui prévoit la remise du pouvoir à la majorité noire de Rhodésie le 31 décembre 1978, ou s'agit-il d'un nouveau « coup de poker » de sa part, ainsi que l'ont écrit quelques commentateurs ?

Or les informations reçues de Salisbury indiquent qu'un remarquable « changement de mentalités » s'est opéré ces derniers temps parmi certains éléments dirigeants de la communauté blanche, qui ont compris que l'heure était au « changement » et non plus à l'obstination suicidaire. Par ailleurs, Mgr Muzorewa, Elliott Gaballah et d'autres nationalistes noirs ont toujours dit que s'ils voulaient libérer leur pays de la domination blanche, ce n'était

pas pour le voir soumis à une tyrannie noire. Pour eux, le principe *one man one vote* permettra l'avènement de ce Zimbabwe indépendant qui pourrait jouer un rôle essentiel dans l'évolution de toute l'Afrique australe. Dans cette optique, les blancs auraient encore un rôle à jouer... à condition que ce soit le second.

L'accord passé entre Ian Smith et les dirigeants noirs de l'intérieur reflète ce changement d'attitude dont nous devrions tous nous réjouir, même si l'on peut déplorer qu'il soit tardif.

L'essentiel, maintenant, c'est qu'une voie est ouverte. Plus vite on donnera la parole au peuple du Zimbabwe, mieux ce sera.

Méridien.

D'HELSINKI À BELGRADE

le dur chemin de la détente

Un observateur des affaires internationales, présent à la conférence de Belgrade, fait le point ici de l'évolution des idées sur la détente et les droits de l'homme.



Depuis de nombreuses années, les pays d'Europe orientale réclamaient une conférence sur la sécurité européenne qui, en l'absence d'un traité de paix, garantirait le statu quo territorial en Europe. Pour condition de leur participation, les pays occidentaux avaient exigé que l'on s'occupe aussi des droits de l'homme et des contacts humains. Tel est le prix que le Gouvernement soviétique a dû effectivement payer pour obtenir, le 1^{er} août 1975, la signature à Helsinki de l'Acte Final de la Conférence sur la Sécurité et la Coopération en Europe.

Avait-on à Moscou imaginé que l'Acte final pourrait servir de référence et de point d'appui aux dissidents? Si on l'avait prévu, on avait dû penser que l'on pourrait néanmoins tenir la situation bien en mains. Mais c'était compter sans un mouvement international de solidarité de nombreux intellectuels avec les dissidents et sans les encouragements publics que, dans sa campagne pour les droits de l'homme, le nouveau Président des Etats-Unis allait donner à ce mouvement.

Un document né dans la méfiance

C'est dans cet état de tension que les représentants des trente-cinq pays participants se sont réunis à Belgrade, au début d'octobre 1977, pour procéder à un premier échange de vues sur la mise en œuvre, depuis Helsinki, de l'Acte Final. Il était convenu que cet examen serait non public. En fait, les chefs de délégation ont pris aussitôt l'habitude de convoquer la presse après chacune

de leurs interventions. C'était se servir de la tribune de Belgrade pour alimenter la campagne internationale pour les droits de l'homme, principalement orientée vers la défense des dissidents tchèques et soviétiques, et faire ainsi pression sur les négociateurs. La délégation soviétique s'est défendue en alléguant l'obligation de non-ingérence dans les affaires intérieures, qui est aussi l'un des principes de l'Acte Final, et a contre-attaqué en opposant à la conception occidentale des droits de l'homme les nouvelles notions de droit au travail et de non-discrimination raciale. Le ton a monté et la méfiance a empoisonné la suite des travaux, qui ont abouti le 9 mars à un document de clôture jugé à l'Ouest comme dépourvu de toute substance, puisqu'il ne contient rien sur les droits de l'homme ni sur les contacts humains.

L'évolution des droits de l'homme

Cette première expérience, qui sera répétée à Madrid au mois de novembre 1980, comporte plusieurs enseignements. Le premier est qu'on ne peut à la fois outrager et humilier publiquement, pendant des semaines, un négociateur et obtenir sa coopération pour la rédaction d'un instrument diplomatique sérieux. Le second est que, pour venir au secours des victimes de l'oppression dans un pays étranger, on a le choix entre deux méthodes: une campagne de presse internationale ou des interventions discrètes. Les deux méthodes peuvent être employées simultanément, mais pas par la même

autorité. C'est pourquoi le Saint-Siège, qui préfère les interventions discrètes, s'est gardé d'alimenter à Belgrade la polémique publique. Un troisième enseignement est que la conception classique des Droits de l'Homme a beaucoup évolué depuis 1789; elle a été enrichie aux Nations Unies par l'apport des pays socialistes et des pays en voie de développement; elle comporte aujourd'hui, par exemple, le droit à la vie, le droit au travail et le droit collectif des peuples à la disposition d'eux-mêmes et à un ordre économique international équitable. Les deux Pactes internationaux relatifs aux Droits civils et politiques et aux Droits économiques et sociaux, qui tendent à une mise en œuvre plus effective de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme, ne sont pas une arme entre les seules mains des démocraties occidentales: c'est une arme que l'on peut retourner contre elles.

Puisse la ratification de ces Pactes (qui interviendra, pour la France, cette année) être l'occasion d'un examen de conscience. Comment nous comportons-nous, par exemple, vis-à-vis des familles des travailleurs migrants, du droit au travail des jeunes?... Balayons consciencieusement devant notre porte: ce sera peut-être le meilleur moyen de relever dans le monde le niveau de la reconnaissance et du respect pratique des droits de l'homme.

(Intertitres de la rédaction)

Notre photo: La grande salle du Centre des Congrès Sava, à Nouveau Belgrade, où s'est déroulée la conférence.

*Qui sont-ils? Qu'ont-ils à nous dire?
Pourquoi ce succès?*

Les nouveaux philosophes

par
Philippe Lobstein

«Nouveaux philosophes, nouveaux gourous»: c'est ainsi qu'ils ont été désignés, comme cela arrive souvent, par leurs adversaires idéologiques. La polémique à leur propos a éclaté l'an dernier, après la publication, presque simultanée, des *Maîtres penseurs* (Fichte, Hegel, Marx, Nietzsche) d'André Glucksmann (100 000 exemplaires vendus), du *Socrate* (Nous l'avons tous tué, ce Juif de Socrate), de Maurice Clavel, et de *La barbarie à visage humain*, de Bernard-Henri Lévy. Ce dernier est aussi l'éditeur de la collection *Figures*, où ont paru, depuis quelques années, des œuvres originales de jeunes penseurs dont certains n'ont pas trente ans: Jean-Paul Dollé, Philippe Nemo, Jean-Marie Benoist, Christian Jambet, Guy Lardreau, Françoise Lévy, Michel Le Bris, Jean-Luc Marion. Le grand public les a vus à la télévision, autour de leur aîné, Maurice Clavel, ou autour de dissidents des pays de l'est, ou mis en question par des journalistes. On s'est interrogé sur les raisons de leur succès. Depuis Sartre et Camus, jamais les philosophes n'ont été autant à la mode. Alors: philo pour mass-media? Philo-pub ou pub-philo? Lancement publicitaire dans notre société marchande? Qu'est-ce qui fait vendre des livres de philosophie? Si les pamphlets passent, les œuvres demeurent et font leur chemin dans les esprits et les cœurs, sim-

plement parce que leurs auteurs ont quelque chose d'essentiel à dire. Quelle que soit la diversité de leur pensée, ils sont unis par des études et des expériences communes, et expriment une vision du monde en rupture avec celle de leurs anciens maîtres de l'université.

La fracture

Ils ont tous passé par la filière noble des études de philosophie: école normale supérieure, agrégation. Beaucoup ont suivi les cours de professeurs prestigieux, comme Jacques Lacan, interprète de Freud, ou Louis Althusser, auteur de livres «rudes et hautains» sur Marx, et «dont le style fonctionnait à lui tout seul comme une prodigieuse machine à mobiliser la volonté de savoir et le désir de militer» (Bernard-Henri Lévy). «J'ai bien failli tout lui devoir», écrit Bernard-Henri Lévy. Ils ont vécu mai 68 comme

une aventure grisante de liberté et une rupture avec le marxisme; plusieurs ont milité quelques années dans des mouvements maoïstes, ont participé aux «fêtes» de LIP et du Larzac, puis se sont plus ou moins réinsérés dans ce monde, sans renoncer à le changer. Ils enseignent la philosophie dans les lycées ou les facultés, écrivent des livres, cherchant, aux origines mêmes de la pensée occidentale, chez Socrate (Clavel), Platon (Jambet), chez les premiers chrétiens et les pères de L'Eglise (Jambet et Lardreau, Jean-Luc Marion) comment délivrer l'homme de la rationalité qui l'asservit en devenant totale et totalitaire.

Bienvenue à Soljénitsyne

Rappelons-nous mars 1974, le moment où Soljénitsyne exilé de l'U.R.S.S. et, aux yeux de certains, suspect de fascisme et de réaction, apparaissait à l'Occident. A la télévision, un homme aux cheveux longs



Bernard-Henri Lévy: «Le marxisme est une idéologie qui fonctionne comme les autres, pour dissimuler la vérité en même temps que pour la façonner.»



Maurice Clavel: «La liberté illimitée aboutit à un despotisme illimité.»

Le diable, probablement

Ce titre d'un film nihiliste de Bresson pourrait convenir au commentaire clavelien des *Maîtres penseurs* de Glucksmann. Pour ce dernier, la pensée allemande du XIX^e siècle est tout entière animée par la volonté de maîtrise de la nature et de la société. La raison d'Etat, l'Etat de raison, que conçoivent les philosophes, c'est la préparation du grand œuvre totalitaire. Mais là où Glucksmann dénonce le fanatisme de la raison, Clavel discerne un projet, prométhéen et luciférien. N'ont-ils pas cherché, les maîtres penseurs, à prendre la place de Dieu pour régner sur les hommes? Au nom de l'homme, de l'esprit, de l'histoire (Hegel), du surhomme (Nietzsche), en cédant à la tentation de la possession du monde et des hommes, en passant outre à l'interdiction divine de devenir dieu par volonté humaine et, sur le plan philosophique, à l'interdiction kantienne de dépasser les limites légitimes de l'entendement humain?

L'idole et l'icône

Contre l'opinion commune, Clavel montre que l'Etat moderne, qui tend vers le totalitarisme, ce n'est pas l'Etat en apparence laïque et sans religion, ni le désert nihiliste, mais le règne sans partage de la religion de la Science et de la Technique, de l'Argent et de l'Etat, Religion de l'homme, de sa «liberté illimitée qui aboutit à un despotisme illimité» (Chigalov, dans *Les Possédés*, de Dostoïevski). La religion de l'homme, l'humanisme, est secrètement totalitaire, antihumaine. Les «maîtres penseurs» sont des idolâtres, les premières victimes de Lucifer.

Dans un des livres les plus difficiles et les plus profonds parus dans la collection des nouveaux philosophes, *l'Idole et la distance*, Jean-Luc Marion, explorant une voie, hors du cercle infernal, pour libérer la liberté, oppose l'idole, qui est l'appropriation du divin par nous, sur le plan personnel comme sur le plan politique, à l'icône, qui «préserve la distance entre l'humain et le divin et la souligne dans l'invisible profondeur d'une figure indépassable et ouverte». Si l'idole nous renvoie l'image close de notre expérience du

défendit avec fougue l'auteur de *L'archipel du Goulag* contre ses détracteurs. C'était André Glucksmann, qui écrivit ensuite, dans un grand hebdomadaire qui honore la gauche française: «Le marxisme nous rend sourds et aveugles», point de départ d'un livre, *La cuisinière et le mangeur d'hommes*, où il osa dénoncer le Goulag, non comme une bavure ou un accident du stalinisme, mais comme «le mode d'être du marxisme quand il prend corps» dans l'histoire. «Je dois plus à Soljénitsyne qu'à la plupart des sociologues, des historiens, des philosophes qui réfléchissent, depuis trente ans, sur le destin de l'Occident», écrit pour sa part Bernard-Henri Lévy.

D'où vient que les écrits du Prix Nobel russe ont suffi «à faire basculer notre paysage et nos repères idéologiques»? se demande le jeune philosophe. Textes étranges, qui ne cherchent pas à enseigner, «œuvre d'art qui ne prouve rien, mais figure l'infigurable, donne un nom à l'innommable, oblige à croire ce qu'on se contentait de savoir». «Il a du poète (bien des nouveaux philosophes ont

un style de poète) ce fabuleux pouvoir de mettre en images et en mythes ce qui se dérobe par nature à l'analyse et au concept» (B.-H. Lévy). «Soljénitsyne le Zek, Soljénitsyne le gueux, remet les choses à l'endroit. Le camp soviétique est aussi marxiste qu'Auschwitz était nazi.» Le marxisme n'est pas une science. Il n'y a pas de science de la révolution ni de l'histoire. Le marxisme est une «idéologie qui fonctionne comme les autres, pour dissimuler la vérité en même temps que pour la façonner...» (B.-H. Lévy).

«L'Occident a-t-il entendu la leçon? Nous sommes peu nombreux à avoir écouté Soljénitsyne» (B.-H. Lévy). La société que borde l'enfer concentrationnaire n'est pas seulement la société stalinienne ou marxiste, mais le rêve dément des princes de ce monde, «l'Etat de l'universel et la société de l'Uniforme». Les maîtres du savoir et du pouvoir absolus, depuis le siècle des lumières, la révolution française et la philosophie allemande, la révolution russe et l'idéologie marxiste, projettent «l'aplatissement de l'espace et du lien social. C'est la barbarie à visage humain» (B.-H. Lévy).

André Glucksmann, l'auteur des « Maîtres penseurs »: « Le marxisme nous rend sourds et aveugles. »



divin, l'icône manifeste « la distance nuptiale qui marie, sans les confondre, le visible et l'invisible irréductible ».

L'exigence éthique

Selon Marion, ce que la métaphysique moderne, celle de la mort de Dieu et de la mort de l'homme, celle du nihilisme et du totalitarisme, révèle, à une profondeur ultime, c'est le crépuscule d'une idole de notre esprit, celle que les philosophes appellent l'Être suprême ou Dieu. Mais « l'abîme que découvre cette idole effondrée », l'abîme où nous sommes, au lieu de clore la question de Dieu, l'ouvre à nouveau, béante; « car c'est en se retirant que l'Absolu advient » (J.-L. Marion). C'est en désertant le Christ, au vendredi saint, que Dieu s'avance, dans son retrait même, se révèle comme Père.

« Ainsi s'ouvre à nouveau la question de la Transcendance, alors redeviennent audibles les anciennes paroles de l'Occident » (Philippe Nemo). « Et le jeu trinitaire reprend par avance toutes nos désolations » (J.-L. Marion).

Sans doute, rares sont les nouveaux philosophes qui, comme Clavel, Nemo ou Marion, ont fait le saut de la foi et ont trouvé, hors du monde, dans l'amour et l'humilité, un point d'ancrage pour pouvoir livrer sans désespoir la bataille de la révolution, de la liberté, du changement de l'homme et du monde. Mais ne faut-il pas aller jusque là, jusqu'à ce recours, pour fonder une morale et une pensée nouvelle qui ne soient pas évasion ou mensonge ?

A quoi cela sert-il de penser pour l'homme, de lutter pour les droits de l'homme, selon l'exigence éthique commune à tous les nouveaux philosophes, s'il n'y a plus d'homme et si l'homme est mort ?

« Ah, qui va libérer la liberté des hommes ? Vous ? Moi ?... Allons, regardons-nous dans une glace, puis face à face, et rions ensemble, nous, pauvres... Je parie que vous allez rire le premier, vous beaucoup plus humble que moi... Vous ne croyez pas ?... Vous pouvez tout. A vous le choix... » (Maurice Clavel: Lettre à Glucksmann).

Philippe Lobstein.



« Winterthur »
Société Suisse d'Assurances
General Guisan-Strasse 40
8401 Winterthur

ABONNEMENTS ANNUELS

(12 numéros)

France : FF 40. Suisse : Fr. s. : 24.—. Belgique : FB 380. Canada : \$ 10.—. Autres pays par voie normale : FF 45 ou Fr. s. 30.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 55 ou Fr. s. 32.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 20.— ; Fr. s. 15.— ; FB 200.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10-253 66, Lausanne.

Belgique : au Réarmement moral, 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention «abonnement Tribune de Caux»).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 2750 francs CFA (abonnement avion) ou 2250 francs (par voie maritime) à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 PARIS), CCP 32 726 49, La Source, France.

Deux dates importantes avant l'été: Journées de concertation à Orléans; Rassemblement

Le dépliant d'invitation aux journées d'Orléans vient de sortir de presse. En voici l'essentiel:

Pour une France renouvelée

L'ESSENTIEL

UNE TRANSFORMATION DE NOS VOLONTÉS
ET DE NOS COMPORTEMENTS

Journées nationales de concertation

RÉARMEMENT MORAL

ORLEANS 1978 - samedi 20 et dimanche 21 mai

UNE FRANCE NOUVELLE PEUT NAITRE. Que sommes-nous prêts à faire pour cela?

Puiseurons-nous dans nos consciences le respect des faibles, l'attention aux demandes des minorités, pour en faire une réalité de notre vie publique?

Adopterons-nous, dans nos familles, à l'usine, au bureau, dans nos associations, cette attitude d'écoute de l'autre qui nous permette de créer partout d'authentiques cellules de démocratie?

Ferons-nous grandir en nous ce sens de solidarité humaine qui triompherait des égoïsmes catégoriels — dont les revendications s'affrontent dans le champ clos de notre hexagone — et qui pourrait ainsi orienter notre destinée au sein de la communauté mondiale?

Dans tous les milieux se trouvent assez de Français convaincus que le renouveau du pays passe par un renouveau moral et spirituel: sauront-ils s'unir au-dessus des divisions non essentielles, emporter l'adhésion des sceptiques et donner une vigueur nouvelle à notre vie nationale?

Au cours des journées d'Orléans, hommes publics et simples citoyens que préoccupent ces questions se retrouveront pour partager leurs expériences, réfléchir aux changements de comportement nécessaires et trouver comment les proposer à la conscience de la nation.

Le comité d'accueil régional aux journées des 20 et 21 mai est composé du maire et de l'évêque d'Orléans, du président du Conseil général du Loiret, ainsi que de citoyens de la région qui ont été parmi les signataires du «Message aux Français». Les manifestations auront lieu

du samedi 20 mai à 14 h. 30 au dimanche 21 mai à 16 h. à la Salle des Fêtes du Baron, à Orléans. On peut se procurer des invitations et obtenir tout renseignement complémentaire à l'adresse suivante: Réarmement moral, 68 Bd Flandrin, 75116 Paris (Tél.: 727 12 64).

«VERS DES DÉCISIO

Du 2 au 4 juin prochain se tiendra à Freudstadt, dans la Forêt noire, une conférence internationale intitulée «Vers des décisions fondamentales» et placée sous le haut patronage du Dr Walter Scheel, président de la République fédérale d'Allemagne, de députés des deux grands partis allemands, ainsi que de nombreuses personnalités du monde entier. Ce rassemblement de personnes venues de tous les horizons marquera le centième anniversaire de la naissance de Frank Buchman, qui se trouvait à Freudstadt en 1938 lorsque s'imposa à lui la pensée que «le prochain grand mouvement dans le monde sera un mouvement de réarmement moral pour tous les pays».

Aujourd'hui il ne s'agit pas, dans l'esprit des organisateurs de cette rencontre, de retracer les grandes lignes d'une action mondiale qui a



Octobre 1961: manifestation européenne pour le Réarmement moral sur la place du marché de Freudstadt. Les 12000 personnes présentes avaient longuement applaudi l'allocution d'un général français.

responsabilité spirituelle et morale de l'Allemagne face à l'Europe et au monde. Il l'a fort bien dit dans son message de Noël, souhaitant que son peuple dépasse le niveau de la réussite matérielle pour proposer un nouveau type de société basé sur la solidarité entre les peuples.

Au programme des manifestations prévues:

Le destin de l'Australie nous concerne aussi

par Philippe Lasserre

profondément marqué le XX^e siècle, mais de «jeter un regard lucide sur le monde dans lequel nous vivons, à la recherche de solutions originales et efficaces dans la foulée de la réflexion et de l'action menées par Buchman».

Lors d'une récente réunion de préparation de ces journées, un ingénieur des mines de la Ruhr a insisté sur les échos que cette rencontre ne manquerait pas de susciter en Europe occidentale, en Asie, en Amérique et en Afrique, mais aussi à l'Est européen. La position géographique de l'Allemagne, qui partage une longue frontière avec les pays communistes, lui confère à cet égard une responsabilité particulière.

C'est sans doute pourquoi le président de la RFA, M. Scheel, a accepté de patronner la conférence, lui qui insiste à chaque occasion sur la

«Pensez-vous que votre pays sera une des grandes puissances du XXI^e siècle?» Posée à l'Australien moyen, cette question provoque plutôt la surprise et le scepticisme. Conscient de son isolement et du rôle relativement modeste que son pays joue actuellement sur la scène mondiale — tant dans les affaires économiques qu'en politique — il préfère envisager un avenir où ne soient pas trop bousculés les avantages indéniables de la vie australienne: salaires élevés, éventail de revenus resserré, fiscalité relativement modérée, mode de vie sain et agréable, niveau d'éducation très poussé, pour n'en citer que quelques-uns. Car l'Australie est toujours, aux yeux de ses citoyens, «the lucky country», le pays de la chance, où l'on est venu fuir un climat rigoureux, faire fortune ou simplement vivre bien et tranquillement, loin des grands courants qui agitent le monde.

Aussi l'explosion, le 10 février dernier, d'une bombe qui a tué deux éboueurs et un policier devant l'hôtel de Sydney où se trouvaient réunis les chefs d'Etat et de gouvernement de douze pays du Commonwealth a-t-elle beaucoup effrayé l'opinion australienne. Un attentat qui eût été considéré en Europe comme une manifestation parmi d'autres de la violence qui marque notre civilisation a été présenté par la presse australienne comme l'irruption soudaine du terrorisme international dans une terre jusque-là protégée.

Un pays «occidental»

Démocratique, industrielle, anglo-saxonne, développée, alliée des Etats-Unis, l'Australie fait partie du monde occidental, dont elle partage les problèmes et les caractéristiques principales: chômage important (7% de la population active), inflation difficile à contenir en-deçà du seuil psychologique des 10%, charges et avantages sociaux élevés¹, intérêts sectoriels défendus par des syndicats puissants capables d'organiser des grèves très dures (l'Australie

est celle des nations du monde occidental qui a perdu le plus grand nombre d'heures de travail pour fait de grève en 1977). A cela s'ajoutent les problèmes de société communs à tous nos pays: drogue, chômage des diplômés, destruction de la cellule familiale, etc.

L'Australie n'en demeure pas moins une nation avec ses problèmes propres et avec ses atouts propres. Ces traits particuliers se font surtout sentir sur la vie économique. L'effet combiné de la «tyrannie des distances» et des salaires très élevés (moyenne nationale: 968 FF par semaine) pèse sur presque tous les coûts et commande le commerce intérieur et extérieur. Contrairement aux Etats-Unis, par exemple, le marché intérieur australien est relativement limité, de sorte que certains secteurs industriels sont à peine rentables ou ne sont maintenus en vie que pour des raisons extérieures aux raisons économiques — prestige ou défense nationale. C'est le cas de l'industrie automobile: *Holden*, le principal constructeur australien, est déficitaire, alors qu'une voiture sur trois roulant dans le pays est japonaise. Il en va de même de la petite industrie aéronautique que le gouvernement se croit obligé de maintenir pour des raisons d'ordre militaire.

Le principal atout de l'Australie, c'est ce qu'on appelle là-bas son industrie primaire: les produits agricoles de base et les minerais exportés en vastes quantités et dont on sait qu'ils dureront pendant de longues décennies. Ayant déjà la chance de produire l'équivalent de 70% de sa propre consommation de pétrole (l'essence y est étonnamment bon marché), l'Australie se place aux premiers rangs mon-

¹ Au pouvoir de 1972 à 1975, les travaillistes de M. Whitlam portent une lourde part de responsabilité dans l'accélération de l'inflation, qui a dépassé à un moment donné le taux de 20%. Il faut cependant préciser, à leur décharge, que la législation qu'ils ont introduite était fort nécessaire et a comblé un grave retard dans deux secteurs clé: la sécurité sociale et l'Education nationale.



samedi 3 juin, rassemblement public sur la place du marché, cortège, puis meeting avec la participation de nombreux compagnons d'armes de Buchman et de délégations de plusieurs pays d'outremer (traductions simultanées); réunion de jeunes; présentation de *Oratorio pour notre temps* par un chœur français; réception par les autorités, représentation de la pièce *Zum Beispiel Deutschland*, etc. D'ores et déjà on sait que les participants de divers pays européens viendront par autocars spéciaux. Le programme détaillé sera disponible à nos adresses au début d'avril.

diaux pour les réserves de fer, de charbon, de bauxite, d'uranium, de nickel. Un administrateur d'une importante société d'exportation nous disait à ce propos que les ventes de minerais n'étaient pratiquement pas touchées par la récession mondiale et se trouvaient en progression constante d'une année sur l'autre.

En outre, avec ses 147 millions de moutons, l'Australie produit le tiers de toute la laine du monde et se trouve être, par ailleurs, un des premiers exportateurs mondiaux de viande de bœuf et de blé. La Chine, depuis qu'elle a été reconnue par le gouvernement travailliste, est un de ses principaux clients.

Peu d'industries d'exportation

On a pu parler en fait d'une «tiermondisation» de l'économie australienne: voilà une nation moderne, hautement développée, disposant de toutes les technologies de pointe, qui n'exporte pratiquement que des matières premières, minérales et agricoles, et se prive pour différentes raisons de la plus-value que pourrait représenter pour elle une industrie de transformation orientée vers l'exportation. Celle-ci, là où elle existe, se contente pratiquement du seul marché intérieur. Ce qui fait dire à un Australien avec qui nous parlions de cette situation: «Cela est bon, car les nations pauvres, moins riches que nous en matières premières, pourront alors mettre sur pied une industrie de transformation qui les aidera dans leur développement». Reste la question de savoir si le produit des exportations primaires, soumises aux fluctuations des prix, suffiront à satisfaire une population dont les exigences et le niveau de vie sont parmi les plus élevés du monde.

Il n'en reste pas moins que, autonome au point de vue alimentaire, protégée de la pénurie énergétique grâce à son charbon, son uranium et ... son soleil, ne risquant pas une explosion démographique (à moins que les Chinois ne parviennent à mettre un jour à exécution leur idée folle d'expatrier sur les terres australiennes des millions de leurs compatriotes!), l'Australie peut aborder l'avenir avec confiance.

A ces causes d'optimisme, le professeur Charles Birch, membre australien du Club de Rome, en ajoute une autre: le fait que l'Australie «est le voisin le plus proche des parties les plus peuplées de la planète», c'est-à-dire des marchés les plus importants de l'avenir.

Se pose alors la question de savoir si l'Australie se contentera d'un avenir sûr, mais dans l'isolement, ses voisins du nord et du nord-est n'étant alors considérés que comme des clients, ou si elle va se tourner vers eux avec des mobi-



M. Malcolm Fraser,
premier ministre d'Australie

La fontaine d'El Alamein — rappel du sacrifice de nombreux soldats australiens morts lors de cette bataille — au centre de Sydney. A l'arrière-plan, l'hôtel Gazebo à l'architecture audacieuse.



les autres que commerciaux, pour s'engager dans une mobilisation des esprits que Charles Birch appelle «l'équivalent moral de la guerre».

Elle est habituée à être sollicitée par le monde extérieur, comme cela a été le cas lors des deux dernières guerres mondiales. Elle a su dépasser la notion d'une immigration réservée aux blancs et, plus récemment, a fait un choix libéral sur la question des réfugiés vietnamiens arrivant sur ses côtes septentrionales à bord d'embarcations de fortune. Après d'âpres débats, ceux-ci ont été tous acceptés dans le pays. A chaque fois, des voix se sont élevées, prêchant l'isolationnisme blanc et le protectionnisme. A chaque fois, un sens assez remarquable du devoir national l'a emporté.

Car les Australiens qui croient que leur nation, à cause de ses atouts, se doit d'assumer une certaine responsabilité mondiale, surtout vis-à-vis de ses voisins d'Asie du Sud et du Pacifique, se font de plus en plus nettement entendre. Ainsi le sénateur John Knight, qui représente le district de Canberra au parlement fédéral, a-t-il pu écrire: «D'une façon assez soudaine, le Pacifique sud est devenu un élément important de la politique étrangère australienne. (...) L'Australie a maintenant affaire, dans cette région, à un grand nombre de nations jeunes et désireuses de s'affirmer. Dans le dialogue nord-sud, l'Australie est associée au nord, alors que les pays du Pacifique sont associés au sud. (...) Il nous faudra faire preuve de beaucoup de compréhension si nous

ne voulons pas voir se détériorer nos relations avec ces pays lors des négociations à venir sur les questions économiques.»²

Car il est vrai que ces pays peuvent aussi susciter les convoitises australiennes, surtout au moment où d'autres puissances occidentales doivent se retirer de la région.

Face aux pays pauvres

En convoquant à Sydney, en février dernier, une conférence des chefs de gouvernement de onze pays asiatiques et pacifiques du Commonwealth, le premier ministre Malcolm Fraser a fait un pas décisif dans le sens de ce nouveau rôle pour son pays. «Il nous faut faire face au problème fondamental du fossé entre les nations riches et les nations pauvres, a-t-il déclaré lors de la séance d'ouverture, et relever le défi que représente l'inégalité dans la répartition des ressources du globe. Nous sommes convaincus que, dans ce domaine, les nations développées doivent faire preuve de détermination et agir avec un sens d'urgence.» Déclaration qui allait se heurter à un certain scepticisme de la part de la presse et de quelques-uns des premiers ministres asiatiques présents, mais que M. Fraser étaya le lendemain d'une décision ferme: l'envoi dans les onze pays représentés à la conférence de missions chargées d'étudier les moyens d'augmenter les échanges commerciaux avec ces pays.

Pour un conseiller du premier ministre, M. Allan Griffith, cette conférence aura revêtu autant d'importance que la mise sur pied du Plan de Colombo. Il a particulièrement souligné les résolutions prises concernant le commerce, la création de groupes de recherches consacrés aux sources nouvelles d'énergie et le désir manifesté par tous de faire davantage pour développer une «technologie des villages».

Se félicitant des premiers résultats de la rencontre, l'éditorialiste du *Canberra Times* écrivait que l'Australie avait su «donner la preuve de son désir d'écouter et d'apprendre».

Enfin, dans un tout autre domaine, les Australiens sont confrontés à un problème qui trouble leur conscience; celui de l'avenir de la population aborigène, partagée entre les deux fausses issues de l'intégration et de la survie artificielle dans des réserves, travaillée par toutes sortes de courants politiques et idéologiques, mais riche d'une tradition trente fois millénaire dont s'inspire un nombre croissant de livres ou de films. Talon d'Achille de la société australienne, qui est en train, elle aussi, de devenir une société multiraciale depuis que le critère racial a été supprimé pour les candidats

Les moutons australiens fournissent plus du tiers de la laine produite dans le monde.



à l'immigration (80 000 en 1977), ce problème a au moins le mérite d'entamer une certaine bonne conscience, d'imposer de bien nécessaires remises en question. Qu'à la conférence du Réarmement moral à Brisbane, en janvier dernier, les aborigènes aient joué un rôle prépondérant est le signe que, dans ce domaine, les choses bougent. Que dans l'Etat du Queensland, réputé archiconservateur, on soit en train de travailler à la révision de la loi archaïque qui régissait la vie des aborigènes, cela est un signe encore plus encourageant.

De nouveaux objectifs

Au niveau politique, le pays jouit à nouveau d'une stabilité qui devrait permettre à Malcolm Fraser de suivre un programme à long terme dont les premières étapes devront être, inévitablement, la lutte contre l'inflation et le chômage. Paradoxalement, son principal problème risque plutôt d'être la trop forte majorité parlementaire dont il dispose: il aura du mal à en maintenir la cohésion. Quant au parti travailliste, après sa cuisante défaite de novembre 1977, il doit entièrement repenser son programme, réorganiser son assise dans le pays, ce qu'a entrepris de faire son nouveau leader, le très capable Bill Hayden.

Car, depuis février dernier, la crise de l'uranium, qui avait risqué d'envenimer gravement les relations entre pouvoir et syndicats, a été

momentanément résolue. Suivant en cela le président de la fédération des syndicats, Bob Hawke, la majorité des organisations constituant cette fédération a voté en faveur du respect des contrats de vente d'uranium déjà signés avec différents pays acheteurs et d'un moratoire pour les contrats ultérieurs, permettant la recherche et la mise au point de meilleurs dispositifs de sécurité dans l'exploitation et le traitement de ce minerai.

Compte tenu de ces différentes données, la question reste posée de savoir si les Australiens sauront faire face aux nouveaux défis qui leur sont lancés. Dans une société où se côtoient une forte tradition chrétienne et les problèmes humains du monde occidental, où les conditions sociales encouragent parfois l'oisiveté ou le chômage («nous sommes trop paresseux pour devenir une grande puissance», m'a dit tout crûment un ingénieur de Melbourne), quel sera le stimulant qui entraînera le pays vers une nouvelle étape de sa destinée?

Citons à nouveau, pour conclure, le professeur Birch, selon lequel la possibilité de changement est peut-être plus grande en Australie qu'ailleurs: «Je crois que le monde pourrait considérer l'Australie comme le modèle d'un avenir possible, voire comme un rayon d'espoir pour ceux qui souffrent parce qu'ils sont pauvres et pour ceux qui souffrent parce qu'ils sont riches.»

² Pacific Islands Monthly, Sydney, janvier 1978.

Autour du monde avec le Réarmement moral

Brésil: dockers et favelados en action

Une soixantaine de Brésiliens se sont réunis récemment pour étudier pendant un week-end «les implications révolutionnaires de la vie de Frank Buchman». Un docker de Rio déclara qu'il avait décidé de «brûler ses vaisseaux», c'est-à-dire de se libérer de la recherche de la sécurité financière, pour se rendre là où sa présence serait nécessaire afin de faire progresser les idées du Réarmement moral. Un autre de ses collègues avoua qu'il avait déjà «brûlé ses vaisseaux il y a quelque temps, mais qu'il lui restait une solide chaloupe»! A quoi un directeur de société s'exclama que s'il décidait de faire la volonté de Dieu, il devrait «brûler tout un port».

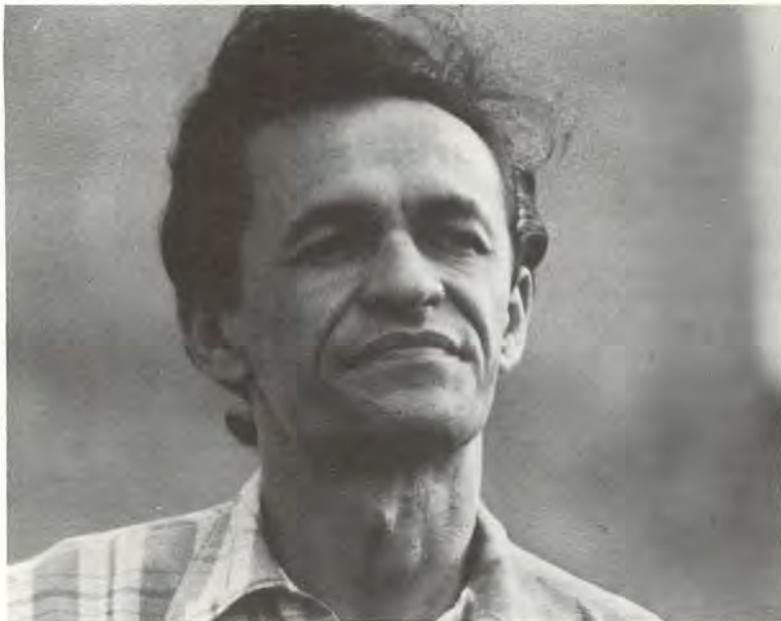
Luiz Pereira, carreleur à Rio — dont se souviennent tous ceux qui ont vu le diaporama réalisé dans les favelas — a pris la tête d'une grande action parmi les jeunes afin de présenter une autre perspective de la vie que la drogue ou la violence.

Quant à Leonardo Lima, docker à Rio et co-auteur du film *Hommes du Brésil*, il est allé avec sa femme à Salvador présenter ce film à

Mgr Avelar Brandao, évêque de Salvador et cardinal primat du Brésil, lors d'une retraite spirituelle. Le prélat a demandé que des films du Réarmement moral soient utilisés dans la campagne lancée par l'Eglise, placée cette année sur le thème: «Justice et travail pour tous». Les deux premières réunions de cette campagne ont déjà permis à des centaines d'étudiants de Salvador d'entendre des jeunes venus de Rio, à leurs propres frais, à 1400 kilomètres de là, leur faire part des changements fondamentaux que la mise en pratique du Réarmement moral avait opérés dans leur vie.

Visite au Cameroun

Après divers échanges de correspondance avec M. Muna, président de l'Assemblée nationale du Cameroun, deux envoyés du Réarmement moral, M. Robin Evans, de Cambridge, et M. Jean Leininger, de la région parisienne, professeur retraité, viennent de faire un séjour dans ce pays. Ils ont pris contact avec un certain nombre de personnalités de la politique, de l'administration et de l'enseignement. Des projections de films ont été organisées à l'occasion de leur passage à Yaoundé et à Ebolowa.



Luiz Pereira, des favelas de Rio: une grande action parmi les jeunes.

Nouvelle affiche au Théâtre Westminster

La location est ouverte au Théâtre Westminster à Londres pour une nouvelle pièce intitulée *Condamné à vivre* d'Alan Thornhill et Malcolm Muggeridge. Cet ouvrage aborde avec franchise le thème de l'euthanasie. Première représentation le 17 mai.

Une série de conférences fort suivies se déroule en ce moment au centre Westminster sur le sujet «Liberté et mass media». L'une des plus écoutées fut celle où s'exprimèrent Wladimir Maximov, rédacteur de la revue *Continent*, et Wladimir Bukowski.

France: Dans une commission d'action sociale

La plupart des villes européennes ont à résoudre des problèmes de logement pour les travailleurs immigrés. Récemment, une commission municipale d'action sociale d'une grande ville de France s'est penchée sur le problème d'un bidonville implanté sur la commune. L'un des membres de la commission écrit ce qui suit:

«Après avoir fait le tour des moyens de logement, d'amélioration des taudis, nous étions arrivés à la conclusion que le problème ne serait pas uniquement résolu par des solutions techniques, mais qu'il fallait agir à tous les niveaux à la fois, individuel et collectif, et en s'attaquant à toutes les causes (chômage, alcoolisme, sentiment d'exclusion de la société...) Nous nous demandions comment rendre les gens autonomes au lieu d'en faire des assistés.

«J'ai proposé alors de montrer le reportage *Lumière sur les collines*, sur une expérience vécue dans une situation analogue et qui montrait comment les habitants d'une favela de Rio avaient pris en main leurs propres problèmes à tous les niveaux. Les responsables de la Commission ont assisté à cette projection, suivie d'un échange de vues très intéressant. Un début de solution s'amorce, les habitants du quartier se sont réunis, certains semblent prêts à prendre des responsabilités.»

PHOTOS: page 5: Ledru, Sygma, page 6: Nogues, Sygma, page 7: Fornaciari, Gamma, pages 10 et 11: Service d'information australien, page 12: Maillefer, page 13: Caubel.

Peut-on vraiment nourrir l'Inde ?

Deux chercheurs infatigables

par Eliane Maillefer

Eliane Maillefer (Suisse) a participé à plusieurs rencontres qui viennent de se tenir au centre du Réarmement moral de Panchgani, en Inde. Elle nous envoie le récit suivant sur l'action menée par deux personnalités, l'ancien recteur d'une haute école d'agriculture indienne, et un spécialiste australien des questions laitières.

Depuis que je me trouve à Panchgani, je rencontre beaucoup de gens qui se dévouent sans compter pour l'Inde. Mais il y a deux personnes dont l'action m'intéresse particulièrement parce qu'elle est globale. Ce qu'elles affirment est basé sur une longue expérience. L'un de ces hommes est le D^r Pawar. Il a 70 ans et est à la retraite. Au moment de commencer ses études, il avait entendu l'appel que le Mahatma avait lancé aux jeunes de se vouer à l'agriculture. C'est la voie qu'il choisit alors, renonçant à son projet d'étudier la médecine.

Jusqu'en 1976, il a été recteur d'une université agricole de l'Etat du Maharashtra. Auparavant, il a travaillé avec le FAO en Guyane, comme expert de la génétique du riz. Maintenant il est installé à demeure dans le centre du Réarmement moral à Panchgani avec sa femme. Son immense connaissance, non seulement des problèmes agricoles mais aussi des solutions possibles, est pour moi un grand encouragement. Mais il est aussi catégorique : « Sans l'état d'esprit du Réarmement moral, on ne peut pas progresser dans l'agriculture. Voyez les chercheurs qui découvrent de nouvelles variétés de riz plus résistantes, de nouvelles méthodes d'irrigation, de nouveaux fourrages adaptés au climat. Tout cela reste si souvent dans les laboratoires et ne parvient pas jusqu'au petit paysan qui continue à suivre ses méthodes ancestrales. Il faut stimuler l'esprit de désintéressement chez les gens, en particulier ceux qui ont fait des études, pour qu'ils acceptent de travailler à la campagne au lieu de

rechercher des postes confortables dans l'administration. »

En réponse à une question : « Peut-on vraiment nourrir l'Inde ? » M. Pawar me donne une pile de livres et de brochures qui toutes répondent positivement à cette question. Mais un des documents les plus intéressants montre les résultats obtenus sur le campus de l'université dont M. Pawar était recteur. C'était, avant son arrivée, un terrain en friche et pierreux. Au moment où il a commencé à assumer la direction de cet établissement en 1972, la région subissait une terrible sécheresse. L'Université de « Mahatma Phule Krishi Vidyapeeth » à Rahuri fut la seule à lancer un immense programme de production de fourrage. Pour assurer le succès de cette opération, il a fallu créer un réseau de canaux d'irrigation, niveler le terrain, utiliser une armada de tracteurs et de pelles mécaniques : on a fait appel à 2000 ouvriers — et le résultat fut le sauvetage de centaines de

milliers de vaches et de buffles, la production de milliers de tonnes de fourrage et en plus un sentiment extraordinaire de confiance en la réussite. Bien que la sécheresse ne soit plus aussi menaçante, cette action continue maintenant au même rythme. Et toute la région s'est développée sous l'impulsion de l'université. Mais, coton, riz, lentilles, arachides, tout ce qui peut pousser ou pousse déjà est essayé, intensifié, croisé, rentabilisé.

Au centre de Panchgani, M. Pawar n'est pas resté inactif. Il a fait venir de nombreuses variétés de blé, de patates douces et de pommes de terre qu'il essaye autour de sa maison. Ainsi il a trouvé une variété de pommes de terre qui s'adapte parfaitement au climat de la région et qui résiste aux maladies qui ont détruit les récoltes antérieures. Les paysans des villages voisins ont manifesté de l'intérêt pour cette pomme de terre mais leurs revenus ne leur permettent pas de l'acquérir. A la suggestion du D^r Pawar, on a proposé aux paysans un arrangement : ils apportent au centre un sac de leurs pommes de terre en échange duquel ils reçoivent un sac de plants de la nouvelle variété qu'ils peuvent ensuite cultiver sur leur propre terrain.

Un spécialiste australien

Vaste aussi est l'expérience de M. Stanley Barnes, d'Australie. Il a l'âge de M. Pawar, mais contrairement à celui-ci, il est calme et réservé. C'est un spécialiste des questions laitières. Ses connaissances l'ont amené à travailler à Malte ; récemment, il a été directeur de la



Un problème capital pour l'Inde : l'eau. Forage d'un puits à la ferme de Panchgani.

compagnie australienne des produits laitiers dans le Sud-Est asiatique. C'est lui qui nous a fait visiter la ferme du centre du Réarmement moral. Cette ferme a trois objectifs: nourrir le centre, expérimenter de nouvelles méthodes applicables dans la région, former des jeunes gens au travail agricole.

Mais la passion de Stan Barnes est de procurer du lait aux enfants en bas âge.

Nourrir les tout petits

«A l'âge de trois ans, dit-il, le cerveau d'un enfant atteint déjà 80% de son poids définitif. Il est indispensable de nourrir convenablement les enfants dès leur plus jeune âge. Le manque de protéines peut avoir des effets irréversibles. Le litre de lait coûte 2,50 roupies et un ouvrier agricole gagne cinq roupies par jour. Ainsi le lait est un luxe qu'il ne s'offre pas et, en conséquence, 60% des enfants indiens souffrent d'anémie nutritionnelle.» Je réagis de manière typiquement européenne en mentionnant les surplus de lait que nous avons parfois. La réponse de M. Barnes est catégorique: «Ce n'est justement pas de nos surplus aléatoires qu'ils ont besoin, mais d'une aide à long terme. Il est impossible d'organiser une distribution cohérente de quelques milliers de tonnes de lait en poudre. On peut le faire dans une contrée momentanément affectée par un cataclysme, comme en Andra Pradesh en ce moment. Sinon on ne fait que créer des problèmes dans le marché et peut-être encourager le marché noir. Ce que les pays occidentaux doivent comprendre, c'est qu'il faut qu'ils aient le courage d'offrir une aide à long terme quelle que soit leur propre situation économique.» Et M. Barnes me raconte un incident dont il a été témoin récemment: un pays occidental lui a demandé s'il pourrait utiliser un surplus de 1000 tonnes de lait en poudre pour aider des enfants souffrant de malnutrition. M. Barnes a demandé conseil à un des hommes responsables du Service des affaires sociales de l'Etat de Maharashtra. Celui-ci lui a expliqué que deux millions d'enfants souffrent de malnutrition dans cet Etat. Le service social est bien organisé, mais étant donné le prix du lait et les quantités disponibles limitées, il ne peut en distribuer qu'à 300 000 enfants. S'il recevait du lait, il pourrait le distribuer à un beaucoup plus grand nombre mais cela nécessiterait une grosse organisation; et la continuité est indispensable.

Pour des engagements à long terme

M. Barnes a écrit tout cela au pays concerné et suggéré qu'il envoie moins de lait peut-être, mais avec la garantie de le faire pendant cinq

ans au moins. La réponse qu'il reçut plus tard l'informait simplement que les 1000 tonnes de lait avaient été envoyées dans un autre pays.

«La malnutrition est grandement responsable de la passivité et du manque d'initiative de tant de gens en Inde», affirme M. Barnes. De nouveau, je lui demande ce que nous pouvons faire. «Il faut remuer l'opinion publique de nos pays pour qu'elle fasse pression sur les gouvernements. Les Nations Unies avaient fixé

comme objectif que les pays consacrent 0,7% de leur P.N.B. à l'aide aux pays en voie de développement. Cette décision n'a pas encore été ratifiée par tous les pays donateurs.

Effectivement beaucoup d'entre eux traversent une crise économique. Mais le sacrifice que nous ferions est-il si grand? «Pour les Australiens, par exemple, cela ne ferait que retarder un tout petit peu l'achat de leur troisième voiture», pense Stanley Barnes.

Conférence agricole à Panchgani

Claude Bourdin, 25 ans, de Bourgueil (Indre et Loire), est conseiller agricole.

Avec d'autres jeunes Européens, il séjourne actuellement au Centre de Panchgani, où il a participé à une conférence d'agriculteurs.

Voici ce qu'il écrit à ce propos:

Le centre de Panchgani comprend une ferme qui m'a beaucoup intéressé par ce qu'elle représente comme espoir, comme exemple simple, utilisable, pour les villageois des alentours. Elle n'a rien à voir avec nos fermes françaises, si petites soient-elles; mais le travail qui s'y fait est certainement une des très bonnes façons de contribuer au développement de l'Inde.

Une conférence sur l'agriculture a débuté samedi dernier, réunissant professeurs d'école ou d'université, chercheurs, fonctionnaires, responsables d'industries agricoles, et aussi agriculteurs en grand nombre. Le dimanche, journée qui leur était spécialement consacrée, ils étaient plus de cent, très intéressés par le fonctionnement de la ferme, par quelques-unes des machines (technologie intermédiaire) utilisées ici: batteur de grain, séparateur, ou cuve à fumier pour produire du méthane — toutes, des choses très simples. J'ai pu assister à une des réunions consacrées à répondre aux questions qu'ils se posent. L'eau est un problème primordial, mais l'endettement en est aussi un autre. Comme partout, il y a des petits et de gros exploitants. Il y a aussi des luttes, des mécontentements; mais j'étais étonné et encouragé de voir comment, dans l'ensemble, ils voulaient prendre en main l'avenir de leur pays en ce qui

concerne son approvisionnement en nourriture.

Un agriculteur qui cultive une toute petite ferme disait: «Il me faut produire plus que pour nourrir ma propre famille. Si je ne donne pas même un verre de lait aux enfants de ceux qui traitent mes vaches, cela veut dire que je ne prends pas grand soin des autres.» Je me dis que chez nous, on voit trop l'agriculture comme un moyen de faire un revenu et on a perdu la notion de la production nécessaire aux besoins du pays.

M. Stanley Barnes a très bien ouvert la conférence en disant: «L'augmentation future de la population indienne crée des besoins toujours plus grands. Nous devons y faire face. L'irrigation est une des solutions. C'est une opération qui coûte cher! Mais la vie de tant d'êtres humains vaut-elle moins que l'homme sur la lune? Où est notre sens des valeurs?» Je crois que nos pays doivent faire face honnêtement à cette réflexion.

Il continuait en disant: «A moins que je ne change moi-même, je n'ai pas le droit d'attendre que mon pays soit désintéressé et honnête sur cette question.» La façon dont il traduit son engagement dans son travail à la ferme apporte une réponse éloquente. Mais comment, se dit-il, faire en sorte que ce souci, cette sensibilisation, atteigne tous les milieux administratifs agricoles, pour qu'un réel développement à la base soit entrepris?

En ce qui me concerne, la confrontation avec l'Inde, avec cette conférence agricole, avec la ferme, m'a renforcé dans ma volonté de participer à la création d'un monde nouveau dans le domaine agricole.

Après avoir constaté, dans un premier article¹, que l'accroissement de la culture n'avait pas réduit l'agressivité humaine, M. Gabriel Boulade, professeur à l'École normale de Versailles, esquisse le rôle que pourraient jouer les enseignants pour améliorer les rapports des hommes entre eux.

Culture et violence

par Gabriel Boulade

II

Et maintenant, que ferons-nous ?

Savons-nous que nos élèves sont souvent sollicités par la violence, ou eux-mêmes violentés par d'autres ? Sommes-nous sûrs de les protéger quand ils sont menacés ? Un collègue m'écrivait récemment que des élèves de 6^e et de 5^e étaient rançonnés par des «grands» et menacés de coups s'ils n'apportaient pas les sommes exigées. Ceci s'est passé à Nanterre, à Rueil, à Chatou. Nos collègues seraient-ils des écoles de gangstérisme ?

Il nous faudrait prendre le contre-pied de ce qui se fait et de ce qui se dit pour inaugurer, dès l'école, de nouvelles relations fondées sur la tolérance, la confiance, le support mutuel — et pourquoi ne pas le dire — sur la non-violence.

Il faudrait aussi nous laisser diriger par la «voix intérieure», pour qu'elle puisse éclairer ou modifier nos objectifs et nos comportements et même pour en susciter de nouveaux. Le recueillement est un moyen, parmi d'autres, de situer la Parole de Dieu au niveau de notre conscience et d'en déduire notre conduite. Et ceux qui ne disposent pas de la Parole écrite, ou n'y croient pas, peuvent lire «la loi de Dieu inscrite dans leur cœur» (Rom. 2,15). De toutes façons, Dieu parvient à parler à tout homme qui accepte de l'écouter. Car Dieu est beaucoup plus laïque que nous ne l'imaginons. «Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un (n'importe qui) entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je prendrai le repas avec lui et lui avec moi.» (Apoc. 3,20.)

La discipline des non-violents

La non-violence est l'effet d'une discipline intérieure très exercée. Martin Luther King et Gandhi l'ont montré de multiples façons dans leurs actes et leurs écrits.

Si on ne veut pas confondre la non-violence avec ce que d'aucuns appellent un «pacifisme

bêlant», il faut être, en effet, très discipliné. C'est au cours de notre recueillement quotidien que nous pourrions soumettre nos pensées à quelques critères valables pour tout homme de bonne volonté.

Il semble d'abord que la non-violence passe par l'honnêteté. Si le mensonge est une des sources principales de la violence, il faut déjà l'éliminer de notre propre comportement. Si nous voulons être des hommes de parole, il faut être vrais et mettre notre «faire» en harmonie avec notre «dire». «Que votre oui soit oui, et votre non, non» (Matth. 5, 37).

Pour faire reculer l'injustice et la haine qui en découle, il faut soumettre notre comportement au critère de désintéressement. «Que chacun d'entre vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres» (Phil. 2, 4). Un responsable syndical rappelait l'autre jour à la télévision que l'intérêt des «compagnons» fut l'objectif essentiel des premiers militants syndicalistes, quelles que soient les avanies qui pouvaient survenir dans leur propre carrière.

L'amertume et la haine reculent dans le cœur du jeune qui nous est confié quand il s'aperçoit que nous faisons passer ses intérêts légitimes, ses progrès, son avenir, avant nos propres intérêts.

Il me semble aussi que la non-violence passe par la pureté. Gandhi et Martin Luther King l'avaient déjà dit à leurs compagnons de lutte. Des pensées impures nous empêchent de maîtriser nos réactions. Et lorsqu'elles dominent la vie d'un homme, elles le conduisent parfois au meurtre. Ce n'est pas par hasard que le gangster est souvent un proxénète. La parenté entre le viol et la violence n'est pas seulement étymologique. André Dumas définit ainsi la violence: «Un vouloir qui devient un viol quand la réalité ne se soumet pas à la parole de son commandement»²; on pourrait ajouter: quand la réalité ne se soumet pas à son désir.

Enfin, la non-violence, si elle veut être active, passe par l'amour. Ce quatrième critère semble une évidence. Mais, au fait, qu'est-ce qu'aimer son élève quand on est enseignant ? Qu'est-ce qu'aimer son enfant quand on est parent ?

Un médecin, qui étudie la psychanalyse, a dit ce qu'était l'amour pour lui vis-à-vis de son patient: «accompagner, sans aucune espèce d'impatience, quelqu'un qui est à la recherche de sa propre cohérence à la chercher et même à la trouver avec lui». Chacun de nous peut traduire cette description de l'amour actif vis-à-vis de son élève. Aimer son élève, pour un enseignant, c'est l'aider à être, mais c'est aussi le laisser être, et c'est très difficile, car on est toujours tenté de refuser à l'autre d'être autrement que soi.

Le risque de l'amour

Le véritable amour semble se situer aux antipodes de la violence, qui veut toujours contraindre l'autre et, à la limite, l'empêcher d'exister. Pourtant il arrive qu'on fasse violence à l'être qu'on chérit, parce qu'on l'oblige à devenir tel qu'on le veut. On désire souvent faire de son enfant ou de son élève une image de soi-même. Et comme on n'y parvient pas, on est comme une poule qui couve des œufs avec beaucoup de tendresse et qui est étonnée d'en voir sortir des canards !

L'amour absolu est un risque que nous refusons souvent de courir. Aimer son élève, pour un éducateur, c'est l'aider à être, l'aider à trouver son identité; c'est donc, en une certaine mesure, le laisser s'épanouir, mais en même temps l'accompagner, cheminer avec lui. Et c'est bien difficile...

Pourtant, en dehors de quelques personnalités célèbres, telles que Gandhi ou Martin Luther King, nous avons un exemple irréfutable en la personne de Jésus-Christ, qui a inspiré tous les non-violents. N'est-ce pas en se référant à la personne du Christ que l'apôtre Paul a pu chanter cet hymne extraordinaire à l'amour absolu ?

«L'amour est patient; l'amour rend service; il n'est point envieux; il ne se vante pas; il ne s'enfle point d'orgueil. Il ne fait rien de malhonnête; il ne cherche pas son intérêt; il ne s'irrite pas; il ne soupçonne pas le mal. Il ne se réjouit pas de l'injustice, mais il trouve sa joie dans la vérité. Il excuse tout, il croit tout, il espère tout, il supporte tout» (I Cor. 13, 4-7).

Se souvient-on, en lisant ce poème, que son auteur fut un persécuteur infatigable qui avait cru longtemps que la violence était la seule méthode pour anéantir la foi des premiers chrétiens ? Si Dieu a pu transformer Paul d'une façon aussi radicale, aurait-il moins de pouvoir sur chacun de nous ?

¹ Tribune de Caux N° 77, mars 1978.

² Théologies politiques et vie de l'Eglise, p. 124.

Comme il n'y a rien de plus important dans la vie que les affaires, Swissair se charge tous les matins de vous conduire vers les vôtres dans plus de 30 villes européennes.

Mais comme il y a dans la vie des choses plus importantes que les affaires, Swissair vous ramène en Suisse le soir même.



Ainsi vous pourrez offrir à votre femme ce dîner trois étoiles que vous lui promettez depuis longtemps. Vous pourrez raconter à vos enfants cette belle histoire qu'ils attendent avec impatience. Vous pourrez terminer cette partie d'échecs que vous avez laissée en suspens la veille. Vous pourrez boire quelque chose en toute décontraction à la brasserie du coin. Et vous pourrez reprendre, page 320, ce roman que vous aimez lire tranquillement à la maison, dans votre fauteuil.

Vous pourrez donc goûter à loisir toutes ces choses importantes, plus importantes dans la

vie que les affaires. En définitive, n'est-ce pas pour l'amour d'elles que nous faisons des affaires?

Et sur ce point, les vols d'un jour de Swissair vous laissent de toute façon bien assez de temps. Prenons par exemple la durée du séjour à Amsterdam 11 heures 45 minutes, à Londres 9 heures 35 minutes, à Milan 7 heures 35 minutes, à Paris 11 heures 45 minutes, à Stuttgart 11 heures 25 minutes.

Swissair et votre agence de voyages IATA se feront un plaisir de vous fournir tous les renseignements souhaitables.

